

Du Front populaire à la Libération, naissance d'un engagement.



Une éducation favorisée dans un milieu défavorisé

Joffre Dumazedier est né le 30 décembre 1915 et décédé le 25 septembre 2002. Il était arrivé au monde à Taverny (Seine-et-Oise) dans un environnement familial modeste. L'année de sa naissance était celle de la bataille de la Marne, quand le maréchal Joffre avait stoppé les avancées de l'armée de l'invasisseur allemand aux portes de Paris. Il n'aimait pas porter le patronyme du maréchal. Pour son entourage, c'était « Duma ».

Son père, Louis, était un maçon originaire de la Creuse qui s'était formé à la comptabilité, grâce aux cours du soir initiés par ce grand mouvement d'instruction du peuple au travers des universités populaires créées dans la tourmente de l'Affaire Dreyfus.



Cela lui avait permis de décrocher un poste de comptable au « Au Bon Marché ». Proche des idées de Jean Jaurès, Louis était un militant du parti socialiste, syndiqué à la CGT dans la fédération de l'habillement. Sans aucun doute, Joffre hérita de la figure paternelle, cet engagement dans un éternel combat pour plus de justice dans l'accès à la langue, à la pensée et à la culture pour les plus démunis. Sportif, footballeur de compétition, Louis était le gardien de but de l'équipe du grand magasin qui fut championne de France en 1913. Il mourut dans les tranchées de Verdun en 1916 et ne connut pas son fils. Cet héritage de la passion sportive et de l'exercice physique accompagnera Dumazedier sa vie durant : une discipline qu'il lui fallait pratiquer autant que l'entraînement intellectuel, mental, quotidiennement. Joffre Dumazedier fut élevé par sa mère Georgette, d'abord couturière, qui se distingua dans la broderie de châles pour la cour de Suède. Là encore, c'était pour elle comme pour son mari, grâce aux cours du soir. Elle pratiquait aussi le violon et le chant dans ses rares moments de loisir. Elle éleva son fils et sa fille en compagnie de sa propre mère et de la

tante paternelle, Maryse Arnaud, sa « grande dame aux yeux bleus », qui fréquentait les milieux artistiques autour de Charles Dullin. Quant à sa grand-mère paternelle « la marquise du faubourg », très coquette, avec gants blancs et voilette sur le visage, elle ne manquait jamais de se rendre au Mur des Fédérés, entraînant son petit-fils, pour la cérémonie de l'anniversaire des communards assassinés pour leurs idéaux. Elle aussi lui racontait sa passion pour ses cours du soir à l'université populaire, "La coopération des idées", rue du Faubourg Saint-Antoine. Ce qui ne l'empêchait pas pour autant de pester contre les idées reçues et les croyances populaires. « Elle avait foi dans les ressources du peuple opprimé-libéré mais elle n'avait pas de mots assez durs pour ce qu'elle appelait « le populo », proie si facile de tous les bobards du monde¹. »



Dans plusieurs de ses textes, Joffre Dumazedier aimait à dire qu'il avait eu une éducation favorisée dans un milieu qui ne l'était pas. En termes bourdieusiens, on dirait qu'il avait hérité d'un petit capital culturel à sa naissance. Cela faisait de lui tout le contraire d'un « héritier ». Découvrant ses aptitudes précoces, Monsieur Néel, un instituteur bienveillant, un fameux "hussard de la République", l'avait généreusement soutenu. Cette connivence entre l'esprit familial et ces encouragements scolaires fit de lui un boursier, ce qui lui permit d'entrer au lycée Voltaire dans l'Est parisien.

Il y fit des études littéraires et fut admis en khâgne au lycée Henri IV, puis fit des études de lettres en Sorbonne. Mais la mobilisation de la Seconde Guerre mondiale contraria cette dernière étape de sa formation supérieure. Sans regret, disait-il, car cela lui permit à la Libération de refaire ses études « dans un autre sens² » de la littérature vers les sciences sociales.



Pacifiste sur les plateaux du Contadour puis engagé sur la ligne Maginot

Dès la fin des années trente, le mouvement des Auberges de jeunesse avaient séduit Joffre Dumazedier.



Pour réussir cette « civilisation ajiste », il fallait sortir du confort bourgeois, utilitaire, pour respirer la liberté, goûter une autre harmonie, un autre type de rapports humains.



Pascal Ory, scrutant la période du Front populaire, remarque également l'importance de ce mouvement pour la jeunesse de l'époque : « [...] on y retrouve bien l'utopie, le lieu idéal de réalisation des trois valeurs spécifiques de la gauche : égalité y compris entre les sexes, solidarité y compris entre les peuples, optimisme, quoi qu'il en coûte³. » La devise républicaine deviendrait : « Égalité, Solidarité, Optimisme ». L'émancipation des relations mixtes était également vécue comme une belle avancée. Écoutons Dumazedier nous parler de son expérience ajiste : « Quand j'étais jeune, c'est sous le nom d'ajisme que nous désignions l'ensemble des valeurs que nous vivions ensemble, filles et garçons, dans le mouvement laïque des Auberges de la jeunesse. [...] [Plus tard, poursuit Dumazedier] cette origine surprenait souvent mes étudiants de la Sorbonne quand ils me questionnaient sur l'origine de la vogue actuelle de l'écologie. [...] Nous étions écolos avant la mode. Sur le plateau du Contadour, le soir, Jean Giono nous révélait la majestueuse beauté du ciel et de la terre, à protéger des pollutions humaines⁴ ».



Les années de l'entre-deux-guerres avaient été pour lui celles d'un projet de style de vie le plus possible proche de la nature, des activités physiques, sportives au grand air,

proche de la philosophie de Giono qui l'entraînait vers les étoiles sur le plateau désertique du Contadour. Il était alors animé par un paci-



fisme intégral, un idéal qu'il voulait mettre à l'épreuve de la réalité de ses camarades allemands. Il aimait partir à vélo, son sac sur le dos et dit avoir d'ailleurs « sillonné l'Europe : l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Allemagne nazie⁵ ». Puis il fit quelques courtes expériences d'enseignant vacataire dans des lycées où il mit au point des cercles de lectures et de débats à Luxeuil-Les-Bains (Franche-Comté) ou encore dans un collège pyrénéen à Vic-en-Bigorre. Pour les vacances de sa vingt-et-unième année, en 1936, fort de ses idées pacifistes qu'il disait « mal assumées par la gauche française de l'époque », Dumazedier décida d'aller voir sur place pour se faire une idée par lui-même de la situation en Allemagne en participant à des travaux de bûcheronnage dans un camp des « Hitlerjugend⁶ ». Son projet était d'aller au contact des menaces de la percée des idées fascistes, particulièrement chez les jeunes de son âge. Une semaine en leur compagnie et celle de leurs instructeurs SS lui aura largement suffi pour « devenir partisan à tout crin de la résistance par tous les moyens militaires et militants puisque (il) avait acquis la conviction que le choix n'était pas entre la guerre et la paix mais entre l'esclavage et la résistance. J'étais convaincu à jamais de ce qui nous guettait⁷. » :



Dumazedier se porta volontaire pour être météorologue et rejoindre dès 1939 les services de l'armée de l'air sur la ligne Maginot. Il effectua un an de stage sur les gaz en altitude au Fort de Saint-Cyr. Il fut chargé de faire tous les jours des mesures de goniométrie (vitesse du vent, orientation, pression barométrique, température du sol, etc.) pour guider les manœuvres militaires aériennes et bombardier le

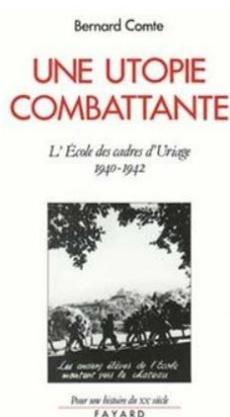
sud de l'Allemagne. Par chance il échappa à la mort, une première fois dans cette guerre où d'autres menaces allaient se présenter comme on verra plus loin. « *Quand les Messerschmitt sont arrivés, ma machine était là mais pas moi. Ils ont tout détruit. C'était peu avant la débâcle de juin 1940*⁸. »

L'esclavage ou la résistance

« L'esclavage ou la résistance », ces deux termes résumaient clairement la seule alternative possible. Dans cette résistance à l'occupant, intellectuelle ou armée, de toutes les formes possibles. J'ai analysé dans ma thèse, à partir de celle de Bernard Comte *L'utopie combattante d'Uriage*, comment prend corps la démarche intellectuelle de Dumazedier. Elle prépare sa conversion vers la sociologie à la Libération et inspire la socio-pédagogie des adultes à laquelle il va consacrer ses recherches. Voyons à présent comment Dumazedier a été formateur, instructeur, (comme on disait alors) à l'école des cadres d'Uriage au-dessus de Grenoble, puis dans les massifs du Vercors, à partir de la fin de l'année 1942. Il y avait été sollicité par le capitaine Pierre Dunoyer de Segonzac engagé dans ce qu'on avait appelé « la drôle de guerre⁹ ».



Segonzac avait obtenu carte blanche de la part du régime de Vichy pour réaliser son projet de formation d'une nouvelle élite pour la jeunesse. C'était, lui semblait-il, la seule voie possible pour sortir de la défaite et remobiliser l'énergie nécessaire pour relever le pays. Pour lui, comme pour de nombreux intellectuels non-conformistes de l'entre-deux-guerres¹⁰, la France était un pays qui s'était rendu malade par l'incompétence et les compromissions de ses élites.



Pour y remédier d'une noble façon, son projet était de réaliser l'espoir de revanche qu'il avait mûri dans sa chair à l'issue de sa propre défaite dans la "drôle de guerre". Bien sûr, il se fera discret à Uriage sur ses objectifs : « *Il s'agissait de se battre pour une certaine conception de l'homme et du monde et non pas pour le maintien du couloir de Dantzig*¹¹. »

Dumazedier fut chargé de la direction pédagogique d'un centre de formation des jeunes chômeurs à Saint-Étienne. « *[On évaluait en France] à plusieurs centaines de milliers le nombre de ces jeunes que la guerre, l'exode, la fermeture des usines et le ralentissement de l'activité économique réduisent à l'oisiveté*¹². » Il mit au point sa méthode d'entraînement physique et mental qui attire l'attention des instructeurs engagés

par Segonzac. Dumazedier fut convié à participer à l'animation d'un stage au château de la Fauconnière, près



de Vichy, où s'installa la première École des Cadres dirigée par Segonzac. Enthousiasmée par les résultats de sa méthode pédagogique, en octobre 1940, l'équipe de Segonzac et de



Hubert Beuve-Méry (futur fondateur du journal *Le Monde*) lui demandera de les rejoindre pour devenir instructeur et

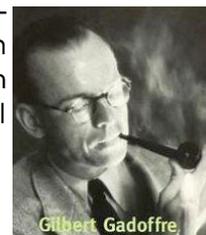
former les futurs cadres de la jeunesse. S'y retrouveront également des intellectuels de tout premier plan et surtout de sensibilité politique, philosophique et religieuse très hétérogènes qui vont compter à la Libération et dans les décennies qui suivront, parmi eux : Emmanuel Mounier, fondateur et rédacteur en chef de



la revue *Esprit*, ainsi que Jean-Marie Domenach qui prendra sa succession, Gilbert Gadoffre qui participera à la création puis à la direction du Centre culturel international



Jean-Marie Domenach



Gilbert Gadoffre



de Royaumont, Paul Reuter appelé à travailler au service de plusieurs ministères de 1944 à 1947 puis éminent professeur de droit public,

Dumazedier à la naissance de Peuple et Culture (PEC)

et international, Simon Nora et



Simon Nora

François Bloch-Lainé plus proches des milieux économiques, des entreprises et du Commissariat au Plan,



F. Bloch-Lainé



Paul Reuter



B. Cacérés

le premier sociologue de l'urbain Paul-Henry Chombart de Lauwe, ou encore Benigno Cacérés pour la création du mouvement national



P. Chombart

Peuple et Culture. Citons également la présence au début de l'aventure d'Uriage de l'abbé de



A. de Naurois

Naurois qui y donnait des conférences sur le nazisme et les camps de concentration. Évidemment, quelques mois après son arrivée, l'entourage du Maréchal avait obtenu le renvoi de

Naurois. Il représentait bien ce double jeu que l'équipe d'Uriage pratiquait face au régime de Vichy. Mais cette posture allait vite devenir dangereuse, intenable. Ainsi dès la fin de l'année 1942, certains prirent le maquis dans les montagnes du Vercors.

Réfugiés clandestinement dans un nouveau château, celui de Murinais près de Saint-Marcelin (Isère), ils poursuivirent leurs activités de formation des jeunes adultes. Ils entreprirent la constitution d'équipes volantes (allant d'un maquis à un autre) chargées de s'occuper d'animations pédagogiques, dans les camps clandestins pour les jeunes réfractaires au Service du travail obligatoire (STO) qui avaient pris le maquis pour se cacher tout en continuant le combat. Ils furent dénoncés mais les soldats de la Wehrmacht aidés de la milice française trouveront le château déserté de ses occupants, car ceux-ci avaient été avertis par des femmes du village. Dépités par leur échec, les soldats y



Le château de Murinais

mirent le feu. Gilbert Gadoffre qui s'était réfugié dans les greniers du château en fut miraculeusement rescapé¹³.

À la Libération, il fallut dépasser les doctrines partisans tout en continuant le travail critique des idéologies politiques ou religieuses expérimentées à Uriage. Il s'agissait de construire une nouvelle aventure intellectuelle, humaine, moderne et pluraliste. Mais aussi un nouvel humanisme, un humanisme révolutionnaire qui fut exposé par Dumazedier dans un Manifeste qu'il avait composé en février 1944 à la demande de Le Ray (lieutenant, puis général) pour la NERF (Nouvelles équipes de la Renaissance Française¹⁴). En outre, sous l'impulsion de Gilbert Gadoffre, d'anciens instructeurs d'Uriage recomposèrent à plusieurs mains, en cachette dans différents cafés parisiens, « la Somme », *Pour aller vers un style d'homme nouveau pour le XXe siècle*, qui avait été brûlée au château de Murinais¹⁵. Nommé inspecteur principal des mouvements de jeunesse et de la culture populaire, Dumazedier s'était engagé en parallèle dans le lancement du mouvement Peuple et Culture (PEC), dont il a été l'un des fondateurs. Il en sera le président pendant 22 ans de 1945 à 1967. La trajectoire de Dumazedier à la Libération est mouvementée et complexe.



Il est nommé secrétaire général de la Commission générale de l'éducation qui est créée au sein du Comité départemental de Libération (CDL) né le 25 janvier 1944, installée à la préfecture de l'Isère. Cette instance « assume la totalité des pouvoirs civils et militaires dans Grenoble libérée ». Qu'est-ce que Peuple et Culture alors ? C'est précisément le nom que se donne la commission d'Éducation du CDL¹⁶.

Dans un esprit et une volonté de décentralisation culturelle, entre novembre 1944 et février 1945, date de dépôt des statuts de l'association PEC en préfecture de l'Isère, Dumazedier participera également à la création du Centre d'éducation ouvrière. Un nouveau double-jeu entre institution et liberté associative était en marche grâce notamment à l'agrément acquis le 10 août 1945 permettant l'octroi

de subventions sous le contrôle de la direction des mouvements de jeunesse et d'éducation populaire.

Si l'on y ajoute la tentative avortée d'installation d'un centre dramatique piloté par PEC avec le metteur en scène Jean Dasté au printemps, cela vient confirmer la dégradation des rapports avec le maire, Léon Martin, élu en avril 1945. Ce dernier avait succédé au maire socialiste Frédéric Lafleur, ancien uria-giste, proche de Dumazedier. L'impulsion des projets de la Libération sans se briser totalement bien sûr, tant la dynamique était puissante, commencera par être en partie compromise au contact des nouvelles autorités municipales. Le Manifeste de PEC¹⁷, « Un peuple une culture », bible du projet de PEC avec sa formule fondatrice et inoxydable : « Rendre la Culture au Peuple et le peuple à la Culture », sera publié au début de 1946. Il y était précisé que les quelques hommes qui en composaient l'équipe centrale, avaient participé et vécu « les expériences des Collèges du Travail, des Maisons de la Culture, des Amicales laïques, des Équipes sociales, des Auberges de la jeunesse, des Équipes volantes du maquis du Vercors, issues de l'École d'Uriage dissoute par Vichy en fin 1942, etc.¹⁸ ».

Se pose alors la question du transfert à Paris du siège d'une association née à Grenoble mais dont la vocation dépasse le cadre local. Au-delà des tensions avec certains élus de la ville de Grenoble, au terme de vifs échanges avec ses camarades de PEC, Dumazedier ne voulait pas laisser passer le train de l'histoire qui se structurerait inmanquablement dans la capitale. La question des moyens pour parvenir à réaliser les ambitions des membres de PEC ne cessera de mettre des freins à leur enthousiasme alors que tout était mûr pour y parvenir. L'alternative était clairement posée : « *Nous sommes prêts à aider l'État dans la création d'un service public de l'éducation populaire. Nous lui demandons en retour de nous accorder les moyens de bien travailler*¹⁹. » En 1947, Dumazedier rejoint le laboratoire d'Henri Wallon et sera par la suite nommé directeur de recherche au CNRS. Il devient l'un des premiers sociologues français à questionner l'émergence d'une civilisation du loisir dans les sociétés postindustrielles de la seconde moitié du vingtième siècle.



Titulaire d'une chaire de socio-pédagogie des adultes à l'université Paris-Descartes il se consacra également jusqu'à la fin de sa vie aux questions d'autoformation, puis, avec Georges Le Meur aux concepts de néo-autodidaxie.

L'entraînement mental : une méthode née pendant la guerre

L'entraînement mental proposait une méthode de formation intellectuelle, inspirée du sport pour mieux écrire, penser, s'exprimer. Elle s'était imposée à Dumazedier de plusieurs façons. D'abord par ses observations sur son milieu d'origine. Il était très attaché, en revenant vers ses camarades du primaire qui s'étaient arrêtés au certificat d'étude, à leur expliquer simplement des réalités complexes. De même avec les stagiaires accueillis à Uriage ou avec les jeunes réfractaires au STO. Il voulait faire se rejoindre les deux familles, celle des travailleurs dits « manuels » et celle de ceux désignés comme « intellectuels » qui baignaient pourtant dans les mêmes réalités. Les deux ont besoin des dimensions intellectuelles et manuelles pour agir. Ou alors ils sont aliénés, mutilés.

La culture des activités sportives, dans leurs vertus individuelles ou collectives, et quand elles sont bien comprises, dégagent une manière de vivre, un style de vie et de penser que peuvent s'approprier les milieux les plus populaires jusqu'aux plus aisés. On y décèle « *le développement non seulement de réflexes physiques, mais encore de « réflexes » moraux, intellectuels, esthétiques*²⁰. » Comme pour le sport, tout cela est possible grâce à un entraînement régulier et soutenu.

Le projet de l'entraînement mental à cette époque était de permettre d'acquérir, dans un délai limité, une formation intellectuelle de base en faisant se rejoindre les faits aux idées et les idées aux actes. À partir d'une situation qui pose problème, individuellement ou encore mieux, collectivement, il s'agissait d'observer, de discerner, de définir, classer, comparer, situer etc... puis de vérifier par référence à une théorie, à une documentation, pour enfin prendre des décisions, agir et au final, évaluer cette action avant de peut-être la prolonger.

« *La pensée est un magnifique instrument que la plupart des hommes laissent rouiller, faute de l'utiliser, ou bien manient maladroitement.*

La pensée a bien des ressemblances avec le corps. Elle a comme lui des muscles, des habitudes, des nerfs, des réflexes, des habitudes, des automatismes. Chacun sait qu'un muscle qui ne fonctionne pas s'atrophie. De même, un esprit livré à lui-même devient mou et flasque. Au contraire, un entraînement approprié lui donne de la vigueur, de la fermeté de l'ampleur²¹».

Références

¹ Dumazedier Joffre, « Un long combat inachevé pour une libre action culturelle démocratique », tapuscrit de 23p. Octobre 1994, Archives nationales Pierrefitte-sur-Seine (Boîte 1-20130584/99). p. 4.

² Saez Jean-Pierre, « Entretiens avec B. Cacérés, J. Dumazedier, P. Lengrand, G. Monnet, J. Rovin », Peuple et Culture, Grenoble 1986, 199 p, tapuscrit jamais publié, qui nous a été remis par l'auteur.

³ Ory Pascal, *La belle illusion Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, CNRS Éditions, Paris 2016 (Biblis), 1ère Édition Librairie Plon, Paris 1994, 1033 p., p. 14.

⁴ Texte écrit par Joffre Dumazedier qui nous a été précieusement remis par Paule Savane sa dernière compagne que nous avons rencontrée chez elle à Ussy-sur-Marne le 25 Nov. 2015 où il a vécu ses dernières années.

⁵ *Idem.*, p7.

⁶ Jeunesse hitlérienne.

⁷ « Un récit autobiographique de Joffre Dumazedier » in Pronovost Gilles, (sous la direct.), Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, *Temps libre et modernité. Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, Presses de l'Université du Québec, L'Harmattan, Montréal 1993, p.7.

⁸ Pronovost Gilles, (sous la dir.), *Temps libre et modernité Mélanges.... Op. Cit.*, p 8.

⁹ Bernard Comte nous livre un rapide portrait de celui qui était appelé « Le vieux Chef » par ses camarades d'Uriage. Il y fait allusion dans un portrait présenté dans le recueil des mémoires de Segonzac par les éditions du Seuil : « C'est qu'il était lui-même, plus que tout autre, un drôle de mélange : homme de tradition à la conscience révolutionnaire, grand seigneur sans fortune, fidèle et non-conformiste, créateur des mondes imaginaires autant qu'organisateur efficace [...] », Pierre Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef mémoires et pages choisies*, Éditions du Seuil, Paris 1971, 254 p., p. 4

¹⁰ Loubet Del Bayle Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, 496 p.

¹¹ Dunoyer de Segonzac, *Le vieux chef.... Op. Cit.*, p.74.

¹² Comte Bernard, *Une utopie combattante... Op. cit.*, p 68.

¹³ Voir le récit poignant mais précis de Gadoffre de ces deux jours et trois nuits où il était tout seul dans le château quand la Gestapo avec des miliciens sont venus y mettre le feu, Gilbert Gadoffre, *Un humaniste révolutionnaire, Entretiens avec Alice Gadoffre-Staath*, Éd Créaphis, Paris 2002 p. 31-44.¹⁴ Delestre Antoine, *Uriage, une communauté et une école dans la tourmente 1940 -1945*, Nancy, Presse universitaire de Nancy, 1989, 334 p. Voir extrait du Manifeste « Libération-Révolution » p.248 à 250 rédigé par Dumazedier en février 1944.

¹⁵ Gadoffre Gilbert (sous la dir.), *Vers le style du XXe siècle par l'équipe d'Uriage*, Éditions du Seuil, Paris, 1945, 268 p. (La condition humaine).

¹⁶ C'était également le nom que portait un cercle Peuple et Culture de la CGT en 1935 à la Bourse du travail de Grenoble. Je me suis largement adossé aux travaux précieux de Guy Saez qui a côtoyé Dumazedier étant lui-même militant à PEC. Il m'a généreusement accompagné dans mes propres recherches. Voir « Mythe des origines et filiations ambiguës : la naissance de Peuple et Culture ». In *Être jeune en Isère (1939-1945)*, Paris L'Harmattan, 2001.

¹⁷ Vous pouvez trouver le Manifeste de PEC ici : <https://www.peuple-et-culture.org/ressources/manifeste-de-peuple-et-culture> Vous y trouverez aussi une lecture actuelle du Manifeste de PEC par Nikos Precas.

¹⁸ *Bulletin de Liaison PEC N° 1*, Tapuscrit photocopié de 7 pages, p.2

¹⁹ Tapuscrit, présentation PEC, archives Jean-Pierre Saez (*opus. cit.*), p.10.

²⁰ *Bulletin de Liaison*, N° 25, Juillet-Août 1948, p.3.

²¹ *Les documents Peuple et Culture*, Janvier 1946, rue du Général Marchand, Grenoble.

Philippe METZ

auteur d'une biographie à paraître de Joffre Dumazedier, tirée de sa thèse d'histoire culturelle soutenue en janvier 2022

Joffre Dumazedier 1915-2002 Engagement-Méthode-Style, sous la direction de Laurent Martin, université Sorbonne Nouvelle Paris III.



Château d'Uriage



Blason de l'école des cadres d'Uriage